

## La chercheuse a décortiqué la sorcellerie dans le bocage Comment Jeanne Favret-Saada est-elle devenue ethnologue ?

**J**eanne Favret-Saada est arrivée en Mayenne en 1969 avec le projet d'enquêter sur la sorcellerie dans le bocage. Elle va résider durant plusieurs années à Vaucé. C'est une femme discrète qui fuit la médiatisation. Ses déboires avec *L'Express* (1974) ont renforcé cette distance préservée qui fait qu'on connaît très mal l'une des plus grandes figures de l'ethnologie française, laquelle est aujourd'hui octogénaire.

On la connaît mieux depuis 2008 avec la sortie, sous la direction de la journaliste Anne Dhoquois, de l'ouvrage *Comment je suis devenu ethnologue* <sup>(1)</sup>. Neuf spécialistes de la discipline se présentent et développent leur vocation, leur cursus, leur apport à l'ethnologie, leurs figures marquantes, enfin leur regard sur la discipline actuelle.

Jeanne Favret-Saada est née en 1934 dans une éminente famille juive du Sud tunisien. Son grand-père s'était arrangé pour acquérir la nationalité française, mais à l'école, on ne faisait pas si facilement partie des « vrais » Français, ceux nés à Toulouse ou en Savoie. Ni « française », ni arabe, Jeanne Favret-Saada se sentait comme faisant partie des « autres »... Rapidement, elle a perçu que le monde colonial allait être bientôt révolu.

Les filles de sa génération étaient plutôt vouées au mariage, si possible dès leurs 18 ans. Jeanne Favret-Saada aurait voulu étudier la peinture, mais cela ne se faisait pas, pour une fille, de s'intéresser aux Beaux-Arts. Elle a donc engagé des études de philosophie, à Tunis, puis à Paris après l'accord d'un conseil tribal et sous certaines conditions.

### De la philosophie à l'ethnologie et à la sociologie

Jeanne Favret-Saada s'est coulée sans difficulté dans le petit monde des étudiants de philosophie de la Sorbonne : présence à un seul cours par an, mais lecture des grands philosophes et discussions entre étudiants. Les sorties, c'était « pour manifester contre la guerre d'Algérie ou contre les assauts de *Le Pen* à la sortie de la Sorbonne »... Parallèlement, Jeanne Favret-Saada a préparé un certificat d'ethnologie-science au musée de

l'Homme : le seul certificat de sciences à sa portée ; il lui en fallait un pour postuler au concours d'agrégation. Mais elle ne garde aucun souvenir des cours, sinon celui d'André Leroi-Gourhan (ethnologue, archéologue et historien, 1911-1986).

Après l'obtention de l'agrégation (1958), elle s'est retrouvée dans une classe à Quimper « chargée d'enseigner un programme si stupide », confie-t-elle, qu'elle parla « obstinément d'autre chose, renvoyant les élèves aux manuels pour préparer l'examen ». Les résultats furent... très bons !

Elle n'a pas voulu renouveler l'expérience. Elle a suivi son mari à Alger et en 1959, Pierre Bourdieu (sociologue, 1930-2002) lui a demandé de lui succéder dans un enseignement d'ethnologie et de sociologie, disciplines dont elle ignorait, au tout début, à peu près tout, reconnaît-elle bien volontiers. Au bout de trois ans, les troubles en Algérie l'ont obligée à cesser ses enseignements, mais c'est décidé : après la fin de la guerre d'Algérie, elle sera ethnologue. Ce sera son apport à la construction de cette nouvelle nation. De 1962 à 1964, elle a ainsi travaillé, sur le terrain, « dans un pays en révolution ». Elle a dû interrompre son enquête, « vite devenue explosive ». Alors qu'elle rédigeait son rapport, le bruit circulait qu'elle était liée aux services secrets français et/ou israéliens : « Je remis ma copie, quittai l'Algérie et rentrai dans une France paisible et prospère ».

Elle a publié ses premiers articles, auxquels Claude Lévi-Strauss lui-même (anthropologue, 1908-2009) a réservé un bon accueil – mais ce ne fut pas le cas de Germaine Tillion (ethnologue, 1907-2008) ou Pierre Bourdieu, entre autres, qui la convoquèrent. Cependant, des chercheurs l'ont

(1) – Paris : Le Cavalier Bleu, 219 pages, 18 euros. Chapitre « Jeanne Favret-Saada », pages 79 à 94.

soutenue. Éric de Dampierre (ethnologue, 1928-1998) l'a ainsi aidée à entrer au CNRS.

### **Une ethnographie des situations de crise**

Au final, Jeanne Favret-Saada se caractérise – et c'est un peu le hasard – comme ayant réalisé une ethnographie des situations de crise : la vengeance kabyle au XIX<sup>e</sup> siècle, les insurrections rurales de l'Algérie indépendante, la sorcellerie bocaine, la relation entre le christianisme et ses juifs aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'affaire des dessins de Mahomet en 2005. À chaque fois, explique l'ethnologue, « *le scénario des drames sociaux est semblable* ».

À partir de 1968-1969, son enquête sur la sorcellerie s'inscrit dans cette logique. Jeanne Favret-Saada explique que ce travail exigeait, d'une part, « *le rejet catégorique de l'idée que la sorcellerie serait la " croyance " nécessairement fausse de paysans néces-*

*sairement arriérés* » ; d'autre part, « *une participation directe aux événements liés à la sorcellerie, désorcèlement inclus* ».

La sorcellerie – que Jeanne Favret-Saada définit comme étant l'ensemble des deux processus d'ensorcellement et de désorcèlement – constitue « *une méthode sophistiquée pour tirer une famille d'exploitants agricoles d'une crise vitale gravissime susceptible de frapper n'importe quel élément de l'exploitation : les gens, les bêtes, les végétaux, les machines* »... Le désorcèlement est ainsi envisagé comme « *un dispositif thérapeutique* ».

C'est alors que Jeanne Favret-Saada a trouvé, dans l'expérience, les écrits et le milieu analytiques, l'appui que ses collègues ethnologues, déclare-t-elle, lui refusaient. De fait, précise-t-elle, sa position sur le terrain était « *banale pour des analystes, insupportable pour des ethnologues* ».